

X

Du Kursaal au Miramar, il n'y a qu'une cinquantaine de pas. Je les franchis en titubant. Pourquoi, dans de tels instants, se réfugie-t-on sous l'égide des pauvres filles ? Ah ! ce n'est pas pour rien que la tradition place auprès du gibet la courtisane de Magdala.

Quand je pénétrai sur la terrasse, un film était en train de se dérouler. A la faveur des ténèbres, je gagnai une table, au ras de la balustrade. A mes pieds, la mer faisait entendre son va-et-vient obscur.

L'ombre du garçon surgit.

— Rien, je ne veux rien. Ou plutôt si. Va me chercher M^{lle} Maroussia.

Tout de suite, elle fut là.

— Comme je suis contente de te voir. J'ai à te remercier. J'ai obtenu mon passeport pour l'Egypte. Ton camarade, l'officier anglais, a été très aimable.

— Maroussia, quelle heure est-il ?

— Quelle heure ? Minuit et demi, je crois.

— Maroussia, allons-nous-en d'ici. Viens avec moi.

— Aller avec toi ?

Au même instant, brutale, l'électricité jaillit. Nous nous trouvâmes presque front contre front. En apercevant mon visage, Maroussia recula brusquement sa chaise.

— Qu'as-tu ?

— Ce que j'ai ? Rien. Presque rien.

Et je me mis à rire.

— Je n'aime pas tes yeux, dit-elle, secouant la tête.

— Viens avec moi, Maroussia.

— Où ?

— Chez toi. Tu as bien un chez toi, je pense. Je n'y suis jamais allé encore. Je veux y aller.

— Tu veux, tu veux... Tu ne te demandes pas si cela me plaît, à moi ?

— Ah ! fis-je, ce serait un comble. Tu ferais des manières, à présent, toi ?

— Pourquoi pas ? Et ta belle dame en blanc, ta dame de l'autre soir, tu n'es donc pas avec elle ?

— Tais-toi.

— Si je veux.

— Tais-toi, te dis-je.

Elle m'avait saisi la main. Elle sursauta.

— Ah ! je savais bien, qu'il y avait quelque chose. Tu as la fièvre. Il faut aller te coucher.

— Chez toi, Maroussia, chez toi. Je ne veux pas être seul.

— Va chez elle, alors.

Que n'avais-je, en effet, couru immédiatement chez Athelstane ! Pourquoi ne pas être auprès d'elle, en train de lui conter l'horrible nouvelle, la bonne nouvelle, le succès de mes négociations ? Je ne savais pas. Je ne comprenais pas. Il me semblait que j'étais destiné à ne plus jamais rien comprendre.

— Minuit et demi, disais-tu tout à l'heure, Maroussia. A quelle heure peux-tu t'en aller d'ici ?

— Pas avant deux heures.

— C'est trop tard. Tout de suite, viens avec moi.

— On ne me laissera pas partir.

— On te laissera, si je l'exige. Avec de l'argent, on peut tout ce qu'on veut, tu le sais bien. Et j'ai de l'argent, beaucoup d'argent.

Le garçon était de nouveau auprès de notre table.

— Du champagne, donne-nous du champagne. Une, deux bouteilles. Et va chercher le patron.

— Le patron ! fit-elle, qu'est-ce que tu lui veux ?

— Lui dire que je t'emmène avec moi, tout de suite.

— C'est impossible.

— Impossible, pourquoi ? Veux-tu me le dire ? Qu'est-ce que tu peux lui faire gagner, dans une soirée, à ton patron ? Pas plus de dix bouteilles de champagne à trois livres, tout de même. Trente livres ! Eh bien, moi, je lui en donne quarante

tu m'entends, quarante livres, pour qu'il te laisse venir avec moi.

— Je t'ai dit que je ne pouvais pas.

Le garçon venait de nous verser le champagne. Je vidai ma coupe, la fis emplir, la vidai de nouveau. Un bizarre univers, plein de zigzags rouges, verts, jaunes, s'échafaudait dans mon cerveau, papillotait devant mes yeux.

— Tu ne peux pas ? Pourquoi ne peux-tu pas ?

— Tu y tiens ? Parce qu'il y a quelqu'un qui m'attend, dit-elle, poussée à bout.

— Où est-il, celui-là, que je le...

— Tais-toi, je t'en prie, sinon...

Pour un nouvel épisode du film, la terrasse venait de retomber dans l'ombre. Maroussia n'en profita pas pour essayer de m'échapper. Au contraire, ayant rapproché sa chaise de la mienne, elle mit sa main sur mon front.

— Je te jure que tu as la fièvre.

Elle avait pris la serviette nouée autour du goulot de la bouteille. Tour à tour, elle la trempait dans le seau à glace et m'en tamponnait les tempes.

— Qu'as-tu, mais qu'as-tu ?

— Ce que j'ai, Maroussia ?...

— Mon Dieu, voilà maintenant qu'il pleure. La lumière va revenir. Essuie tes yeux, je t'en supplie, essuie tes yeux, qu'on ne les voie pas. La terrasse est pleine de gens qui te connaissent, d'officiers...

— Du champagne, je veux du champagne.

Et je tirai de ma poche une poignée de billets. Quelques-uns s'éparpillèrent sur le sol.

— Ah ! fit-elle, les ramassant, avec ce cri des humiliés qui savent qu'argent est presque toujours symbole de honte, cache cela.

— Le cacher ! Pourquoi ? Est-ce que je n'ai plus le droit de montrer mon argent ? Si c'était l'autre, je ne dis pas. Mais celui-ci, j'ai le droit de le montrer. C'est l'argent du jeu, car j'ai joué, Maroussia, et j'ai gagné. Se procurer de l'argent, ce n'est pas si difficile qu'on le croit, va. Tu as un *amant*, Maroussia, dis-moi que tu as un *amant*. Eh bien, à cet *amant-là*, il faut lui dire qu'il me donne, lui aussi, de l'argent. Alors, ce sera complet, complet.

— Ecoute, dit-elle, épouvantée : je resterai avec toi, à la condition que tu te taises. Qu'as-tu ? Mais qu'as-tu ?

— Rien, Maroussia, rien. Seulement un peu mal à la tête. Alors, il a été gentil pour toi ?

— Qui ?

— Lui, Hobson ?

— Très gentil !

— Comme pour moi. Je vais t'expliquer une chose. Tout à l'heure je te disais : « Si c'était l'autre, l'autre argent, celui... » Sais-tu ce que c'est que trahir ?

— Trahir ? oui, fit-elle, je sais.

— Trahir, comprends-moi bien. Pas trahir une femme. Cela aussi, je l'ai fait. Pas une femme,

c'est-à-dire, une jeune fille. Mais c'est la même chose. Il ne s'agit pas de femmes, encore une fois. Mais trahir, trahir son pays ! Sais-tu ce que c'est ?

— Je sais.

— Comment le sais-tu ?

— Je te le dirai, si tu parles plus bas.

— Qu'est-ce que c'est ?

Nous tournions le dos à l'assistance, toujours occupée du film. Nous étions accoudés à la table, nos regards errant sur la mer obscure.

— Dis-le moi.

— C'est à Brousse, murmura-t-elle, à Brousse que je l'ai su. Mais pourquoi me fais-tu raconter cela ?

— Raconte toujours. A Brousse ?

— Oui, à Brousse, où nos troupes étaient encore. C'était il y a six mois, avant l'offensive de l'armée de Kémal. Moi, je dansais vers cette époque à la *Mascotte*, à Péra, tu connais, peut-être. Mais il y avait déjà beaucoup de concurrence. On me dit qu'à Brousse, il y aurait quelque chose à faire, à cause des officiers grecs qui s'ennuyaient dans cette ville. J'y allai, dans un music-hall qui venait d'ouvrir. Un matin, je me promenais avec une de mes amies, une Arménienne, devant l'Ecole militaire. Nous vîmes des soldats en sortir, se ranger en carré. Il y eut immédiatement autour tout un rassemblement de peuple. Alors, on amena au milieu du carré un lieute-

nant, un très jeune homme. En temps ordinaire, il devait être brun, mais, ce jour-là, il avait le teint presque verdâtre. Il avançait comme un homme ivre. On le mit entre deux soldats, et puis...

— Et puis ?

— Les clairons et les tambours se mirent à jouer un air lugubre. Il sortit du rang un grand sous-officier, qui lui prit son sabre, à ce pauvre petit, le brisa comme une paille. Puis il lui arracha ses épauettes, ses galons. J'étais comme folle. Je ne comprenais pas. On le fit ensuite défilier devant la troupe. Il passa tout près de nous, à côté d'un groupe d'officiers anglais, qui ricanaient. Il me jeta un regard de bête traquée. Je lui criai quelque chose, je ne me rappelle plus quoi, pour l'encourager. On n'a pas idée, n'est-ce pas, de martyriser ainsi un tout jeune homme ! Mais mon amie l'Arménienne me fit taire, m'expliquant qu'il avait trahi, c'est-à-dire livré des secrets aux Turcs, et qu'il était la cause de la mort de beaucoup de soldats de chez nous. Trahir, mon Dieu ! Tu vois que je sais ce que c'est.

— Maroussia, Maroussia, si un jour je déflais ainsi devant toi, est-ce qu'à moi aussi, tu crierais un mot d'encouragement, comme à ce petit officier grec ?

— Toi ! dit-elle. Es-tu fou ?

— Que ferais-tu, Maroussia ?

— Ce que je ferais ? Tu perds la raison. Te voir

ainsi, toi ! Mais, pour que cela fût, il faudrait que tu eusses...

— Trahi, oui, trahi. Qui te dit que, moi aussi, je ne trahirai pas, que je n'ai pas déjà trahi ?

— Il est fou, il est fou ! répéta-t-elle.

— Oui, ma petite, il est fou, dit une voix grave. Ne l'écoute pas. Il ne sait plus ce qu'il dit.

Simultanément, nous nous retournâmes.

Walter était derrière nous.



Le sergent infirmier entra dans ma petite chambre blanche.

— Voilà ce que c'est, mon capitaine, que d'avoir été sage. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Savez-vous ce que vient de me dire le major ?

— Oui, fis-je avec un faible sourire : que je suis guéri, que dans dix jours, je pourrai quitter l'hôpital. C'est tout ?

— Et cela ne vous suffit pas ? On dirait que vous ne vous rendez pas compte de la gravité de la maladie dont vous sortez. Ah ! quand on vous a amené ici, si l'on m'avait dit qu'en un mois vous seriez sur pied !...

Un mois, en effet, s'était écoulé depuis la terrible nuit où Walter, m'enlevant dans une voiture, était venu frapper, à deux heures du matin,

à la porte de l'hôpital militaire, pour m'y déposer, grelottant de fièvre. Pendant les huit jours qu'avait duré mon délire, il ne m'avait pas quitté. Quand il était reparti pour Palmyre, j'étais déjà hors de danger.

— Dès aujourd'hui, vous pourrez manger comme tout le monde — sans excès, naturellement — et sortir dans l'après-midi, un quart d'heure, sur la terrasse. Le temps est beau. Je parie que vous ne connaissez pas le jardin de l'hôpital, ni la terrasse. De là, on découvre toute la rade. Une vue superbe, un air merveilleux ! En deux jours, cela vous raffistole mieux qu'une semaine de drogues. Si vous voulez, en outre, quelque chose, le major m'a ordonné de faire de mon mieux pour que vous ayez satisfaction. Que désirez-vous ?

Ce que je désirais ? Combler les lacunes que ces trois semaines de maladie avaient creusées en moi. Mais comment faire ? Walter était reparti, et, comme par un fait exprès, Roche, qui ne s'absentait jamais de Beyrouth, avait dû aller, il y avait trois semaines, dans le nord, délégué par une commission d'inspection des casernements, dont il faisait partie. Ni l'un ni l'autre ne s'était plus trouvés là lorsque j'avais été en état de poser des questions.

— Savez-vous quand revient le lieutenant Roche ?

— Je me suis renseigné. Après-demain. Vou-

lez-vous que je fasse dire à la chefferie du génie qu'il vienne vous voir immédiatement ?

— Ce n'est pas la peine. Dès qu'il sera là, il viendra.

— N'avez-vous besoin de rien ?

— Je serais heureux d'avoir des journaux. Des journaux d'ici, ceux qui ont paru depuis que je suis tombé malade.

L'infirmier hochait la tête.

— Hum ! Le major m'a précisément recommandé d'éviter tout ce qui pourrait être susceptible de vous faire travailler la cervelle. Je ne sais pas si je dois...

— Je vous les rendrai tout de suite.

— Enfin, on va voir.

Il fut bientôt de retour avec un paquet de journaux.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver. Je ne vous les laisse qu'un quart d'heure, au bout duquel, montre en main, je viens vous chercher pour faire un petit tour sur la terrasse.

Je n'avais là qu'une vingtaine de numéros de deux journaux français de Beyrouth, sur plus de soixante parus depuis le jour de mon entrée à l'hôpital. Si, en dépit de tels trous, j'arrivais à découvrir quelque chose, j'aurais de la chance.

Cette chance, je l'eus. A la date du 30 octobre, je trouvai cet écho en seconde page :

égyptienne s'annonce, cette année, comme devant commencer plus tôt que les précédentes. Voici que nos élégants et nos élégantes abandonnent déjà nos belles montagnes au profit des rives enchanteuses du Nil. Nous pouvons déjà donner les noms de quelques-uns de ces charmants oiseaux migrants : M. et M^{me} X...; M^{lle} Z...; et M^{me} la comtesse Orlof, partis le 29 courant, par l'Armand-Béhic, pour Alexandrie.

Ces lignes si simples, quel lecteur aurait pu deviner ce qu'elles recelaient dans leur filigrane.

Ma faiblesse même me donnait une sorte de force. Deux, trois journaux encore, parcourus pour rien. Puis, au quatrième, je lus :

UN DÉPART QUE TOUT LE MONDE REGRETTERA. — *Nous nous faisons un devoir d'annoncer à nos lecteurs la nomination à Angora du major Hobson, officier de liaison de l'armée britannique en Syrie et au Liban. Au cours des trois années qu'il a passées parmi nous, le major Hobson, par ses qualités de cœur et d'esprit, aura fait plus que quiconque pour resserrer encore les liens d'amitié qui unissent l'Angleterre à la Syrie et à la France. Nous le prions de bien vouloir trouver ici, avec nos regrets unanimes, nos vœux respectueux de réussite dans ses nouvelles fonctions.*

Ainsi les chasseurs tant soit peu superstitieux, une pièce de gibier manquée, savent qu'il est préférable de passer sur un autre terrain.

Le sergent infirmier entra.

— Le quart d'heure est terminé, mon capitaine. Rendez-moi toutes ces paperasses, et venez avec moi au jardin. Vous allez voir comme la vie est belle, ce matin.

Le surlendemain, je finissais de déjeuner, quand Roche arriva.

— Enfin, te voilà !

— Mon pauvre vieux, dit-il, tu parles d'une guigne ! Tu ne sauras jamais combien je l'ai maudite, cette commission d'inspection qui m'a obligé à quitter Beyrouth lorsqu'on craignait encore pour ta vie.

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas ?

— Bien, bien malade. On peut te l'avouer, maintenant que tu es complètement hors d'affaire. Huit jours de crise furieuse, passés à battre la campagne. Puis une semaine d'un abattement plus impressionnant encore, peut-être, pendant laquelle tu n'as plus ouvert la bouche. Ah ! je te le juré, quand je suis parti, je ne pensais guère te trouver, à mon retour, si bien retapé. Mais il paraît qu'avec ces fièvres-là, c'est tout l'un ou tout l'autre.

— As-tu vu ? Les cheveux de mes tempes sont devenus blancs.

— Ça, c'est un détail, fit-il. Dans cette voie, ils précéderont leurs frères de vingt ans, voilà tout.

— Tu as vu le major ? Que t'a-t-il dit ?

— Que tu étais guéri, archi-guéri. Par exemple, pour reprendre, à ta sortie d'ici, ta vie de bureau, les casse-tête chinois des renseignements, il n'y a rien à faire. C'est l'existence au grand air qu'il te faut. Le médecin est, là-dessus, du même avis que Walter.

— Walter !...

— Walter, mon vieux — et la voix de Roche s'emplit d'émotion — jamais je n'aurai connu un homme comme lui. J'admirais déjà ce type-là, mais à présent !.. Autant de cœur que de courage. Je ne sais si tu arriveras à savoir ce qu'il a fait pour toi. Durant les huit jours où tu es resté dans le délire, il a été sans cesse auprès de toi. Le major voulait le faire sortir, c'est tout juste si Walter ne l'a pas mis dehors. Sur son ordre, ta chambre a été consignée à tout le monde. Il était venu pour deux jours seulement à Beyrouth, il y est resté dix. Quand il est reparti, rappelé par ses méharistes qui ne peuvent pas, paraît-il se passer de lui, il m'a chargé de le remplacer. Il serait resté, s'il avait pu prévoir que cette sacrée commission me forcerait moi-même à te quitter.

Roche parlait vite, avec la volubilité des gens qui craignent qu'on leur pose une question. Il ne parvint pas cependant à l'éviter.

— Est-ce que personne n'est venu prendre de mes nouvelles ?

— Si, si, des camarades.

— Personne d'autre ?

Il baissa la tête.

— *Elle*, est-elle venue ?

— Oui, elle est venue, répondit-il.

— Je serai fort, je t'assure. Tu peux parler.

Il poussa un soupir.

— Eh bien, écoute. C'est la plus belle gaffe de ma vie. Le lendemain de ton entrée à l'hôpital, elle me faisait prier de passer chez elle. J'y suis allé. Je n'avais aucune raison de ne pas le faire, au contraire. Sa démarche était tout ce qu'il y a de plus naturel, j'ai été souvent son invité, et puis, au fond, je l'ai toujours gobée, cette femme, moi aussi. C'était pour me demander de l'accompagner près de toi. Elle voulait te soigner elle-même, te faire transporter chez elle, que sais-je encore ! Elle m'a ému. J'ai marché. Nous sommes venus. Ah ! mon pauvre ami ! Ici nous sommes tombés sur Walter. Je n'ai jamais vu quelque chose de pareil. Il s'est enfermé avec elle dans une chambre, d'où elle est ressortie au bout de dix minutes, souriante, mais pâle comme un linge. J'aime mieux ne pas avoir assisté à leur conversation. Toute révérence gardée, Walter l'a flanquée à la porte, mon cher. Et ensuite, qu'est-ce qu'il m'a passé, à moi, comme semaine ! J'ai su par un planton que le lendemain elle était revenue, le surlendemain encore. Mais Walter faisait bonne garde. Depuis...

— Elle est partie pour l'Égypte.

— Ah ! tu le savais ? Oui, elle est partie. Tiens,

précisément, par le même bateau qui a emporté la petite Maroussia. Pas dans la même classe, naturellement.

Nous gardâmes un instant le silence. Puis Roche dit :

— Sortons, veux-tu. Ça te fera du bien, de prendre un peu l'air sur la terrasse. Et à moi aussi.

Il régnait une douceur de printemps, parmi la végétation méditerranéenne de ce jardin. Le Liban étageait, au-dessus de la mer, ses forteresses mauves et jaunes. Laissant derrière lui une traînée d'argent, un grand paquebot à cheminées noires se dirigeait vers le port.

— Le *Sphinx*, murmura Roche.

J'avais entendu.

— Nous sommes aujourd'hui le 23 novembre, et il repart après-demain, le 25, n'est-ce pas ?

— Oui, pourquoi ?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas à lui apprendre que c'était à cette date, par ce bateau, que nous avions, sept mois plus tôt, Michelle et moi, décidé de rentrer en France.

— C'est sur le *Sphinx*, je crois, que le colonel Hennequin s'embarque, après-demain ? demandai-je encore.

— Oui.

— Et sa fille ? Elle n'était pas très bien quand je suis tombé malade. Elle doit être tout à fait remise, maintenant.

— Sa fille ?

Il pétrissait nerveusement une tige de géranium.

— Oui, sa fille. Parle.

— Eh bien, fit-il brusquement, tu le saurais toujours. Autant que ce soit moi qui te l'apprenne. Elle est morte.

*
* * *

Je sortis de l'hôpital le 5 décembre. Je n'avais, naturellement, pas fait valoir mes titres à un congé de convalescence. Deux jours plus tôt, on m'avait remis ampliation d'une décision du général commandant en chef l'armée du Levant. Il y était dit que *sur ma demande*, mon détachement à Beyrouth auprès de l'état-major de l'armée (2^e bureau) prenait fin, et que j'étais remis, à dater du 1^{er} décembre, à la disposition de mon corps d'origine, en l'espèce la deuxième compagnie de méharistes, en station à Palmyre. Comme on le voit, Walter n'avait pas mal employé, en haut lieu, le temps qu'il n'avait pas passé à me veiller, à écarter les oreilles indiscretes des abords d'un délire qui n'avait pas dû manquer d'être fertile en redoutables propos.

J'aurais voulu partir le plus tôt possible, le jour même si j'avais pu. Des formalités inévitables me retinrent trois jours à Beyrouth. Je dus toutefois constater que tout avait été préparé de

main de maître pour un départ rapide, et j'eus la sensation que si j'avais désiré rester encore quelques jours, je ne l'aurais pu. J'aurais été mis de force en automobile par Roche, qui me sembla bien avoir reçu, à cet égard, de Walter, les instructions les plus sévères. Il était à la Remonte à mon réveil, n'en sortait que lorsque j'étais couché. S'est-il douté, lui ? Walter lui a-t-il laissé entendre quelque chose ? Je ne l'ai jamais su.

Il régla tous les détails de mon voyage. Je n'eus à m'occuper de rien. Je ne fis aucune visite, à part la prise de congé indispensable chez le colonel Marest. Fort opportunément, quand je me présentai à son bureau, celui-ci s'était arrangé pour être occupé ailleurs. Roche m'avait accompagné dans cette corvée. J'étais tellement faible, qu'en redescendant les marches du Sérail, je butai, manquai tomber. Il dut me retenir. La journée était maussade et grise, un temps d'octobre à Paris.

— Voilà qui est terminé, dit Roche. Tout est prêt, j'ai téléphoné à Damas. Tu as de la chance, on met à ta disposition une automobile jusqu'à Palmyre. J'ai commandé une petite Ford pour aller d'ici à Damas. Départ demain matin à six heures. Je passerai te prendre avec la Ford.

— Tu m'accompagnes jusqu'à Damas ?

— Naturellement.

Je le regardai, de façon à lui faire comprendre qu'un tel dévouement n'était pas, à mon sens,

chose absolument naturelle. Il se crut, le cher garçon, obligé à me donner le change.

— Tu penses que je ne vais pas laisser échapper cette occasion d'aller à Damas, où j'ai des camarades.

Il faisait encore nuit quand nous quittâmes Beyrouth. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis la veille. Nous sortîmes de la ville dans le bruit mou de la boue, que l'automobile balayait en gerbes. Puis, à mesure que nous nous élevâmes dans le Liban, les nuages se dissipèrent. Le jour parut dans un ciel nuageux, troué là-bas, vers l'est, par une ardente déchirure d'azur.

Pendant la première partie de la route, Roche ne cessa de me conter des histoires abracadabrantes. Lorsque l'automobile atteignit le tournant de la route d'Ain Zahalta, je sentis qu'à la dérobée il me jetait un regard, tandis que redoublait son flot de paroles. A partir de cet endroit, il jugea sans doute que le plus difficile de la mission était accompli. Il ne parla pas plus qu'il ne le faisait d'ordinaire.

Nous arrivâmes à Damas à neuf heures et demie. L'automobile, une *Fiat*, conduite par un chauffeur tcherkesse, m'attendait dans la cour du train des équipages, prête à partir.

— Vous allez prendre quelque chose avec moi ? nous dit l'officier de service.

— Ce n'est pas de refus, fit Roche.

— Attends, lui dis-je, quand je serai parti. Je préfère m'en aller tout de suite.

Ils comprirent qu'il valait mieux ne pas insister.

— Est-ce qu'on ne peut pas baisser la capote ?

— A votre guise, mais vous aurez froid. Il fera beaucoup de vent dans le désert.

— Baissez-la tout de même.

Je m'enveloppai de mon burnous, laissant un de mes bras libre pour serrer la main de Roche.

— Mon pauvre vieux, murmura-t-il.

Et je m'aperçus que ses yeux étaient humides.

Nous nous embrassâmes. Elle rachète bien des choses de leur vie, pour ceux qui ont su la goûter, la saveur de ces baisers d'hommes.

L'automobile démarra. Je tournai la tête pour apercevoir, aussi longtemps que je le pus, Roche agitant son képi. Puis, il y eut un tournant brusque, et ce fut fini.

Les deux cent soixante kilomètres qui séparent Damas de Palmyre se font d'ordinaire en deux étapes. Durant la première, la route se dirige vers le nord-est, le long de l'Anti-Liban. Il y a encore quelques villages. Puis, à partir de Karyatin, misérable bourgade de terre séchée, on tourne à droite, et les cent vingt kilomètres qui restent, on les fait face à l'est, en plein désert. Ici, plus de routes, la piste.

Nous dépassâmes Karyatin un peu avant deux

heures. J'avais craint que mon Tcherkesse ne me demandât d'y prendre quelques instants de repos. Mais le bras qu'il rivait à son volant ne connaissait pas la fatigue.

Alors, l'automobile, dans une ruée sauvage, se lança à travers la steppe. Le vent grandit, terrible. Son bruit devint un ronflement puissant, ininterrompu, couvrant celui du moteur.

Les pans de mon burnous, comme d'immenses ailes, flottaient derrière moi, tendus horizontalement par la vitesse. Tout cet air rapide baignait ma tête, rejetait en arrière mes cheveux. A mesure que l'allure de l'automobile augmentait, il me semblait de plus en plus qu'un miracle était encore possible, que peut-être je pourrais revivre là, aux lieux vers lesquels m'emportait ce petit bolide à essence. Je comprenais pourquoi Walter avait jugé qu'à partir de Damas, la présence de Roche auprès de moi ne serait plus nécessaire. (Walter, j'allais le revoir ! Je me sentis, à cette idée, soulevé par une fièvre faite à la fois de honte, d'orgueil, de joie farouche. Si bas que j'eusse pu descendre — et lui seul savait jusqu'à quel degré — cet homme, celui que j'aimais et que j'admirais le plus, n'avait donc pas douté de moi. Son amitié était là-bas, de l'autre côté des montagnes bleuâtres qui barraient l'horizon. Elle m'attendait, cette amitié, virile et pure. J'allais pouvoir, tout ensemble, m'y blottir et m'y laver.

Le ciel, ce ciel du désert, le seul qui soit aussi

vaste que celui de la mer, devenait maintenant d'un bleu de plus en plus opaque. Rien autour de nous, rien, si ce n'est, de temps à autre, un grand oiseau de proie s'élevant dans l'espace, et y chavirant tout à coup. Sur les terres jaunâtres, les pluies récentes avaient fait croître une multitude de petites herbes, flore éphémère de cette Saint-Martin bédouine. Au nord, au sud, très loin, ondulaient deux minces lignes de collines qui paraissaient parallèles, mais qui, en réalité, couraient l'une vers l'autre pour former, là-bas, l'invisible gorge que je connaissais bien. Lorsque l'automobile se serait engagée dans cette gorge, alors, ce serait Palmyre... Soixante kilomètres encore ! Derrière nous, dans un ciel rouge, le soleil baissait rapidement.

A cet instant, le chauffeur qui, depuis le départ de Damas ne m'avait prêté aucune attention, se retourna vers moi et me désigna quelque chose, quelque chose vers quoi nous allions ; je lui fis signe que je savais ce dont il s'agissait.

C'était une haute tour, qui se profilait sur l'horizon. Elle semblait toute proche, mais moi, pour avoir battu mille et mille fois cette région, je savais qu'il nous faudrait bien, avant de l'atteindre, un quart d'heure encore de notre course folle. Souvent, je m'étais abrité à son pied, tournant autour d'elle, suivant l'heure, pour dépister le soleil. Ses environs étaient semés de débris architecturaux, chapiteaux, frontons, métopes, stèles

recouvertes d'inscriptions bilingues. Un essaim tournoyant de mouchérons rendait sans cesse cet endroit odieux. On s'y réfugiait cependant pour les haltes, à cause de l'ombre de la tour.

Nous approchions de plus en plus du puissant vestige. Déjà on en apercevait les fenêtres, ouvertes sur le ciel pâissant. Comme nous allions l'atteindre, mon attention se détourna de ce monument que je connaissais trop dans tous ses détails, pour se reporter sur le verrou montagnoux qui grandissait à l'Est, et derrière lequel il y avait Palmyre.

A ma grande surprise, l'automobile, comme nous allions dépasser la tour, ralentit, s'arrêta. Je compris.

Au pied de la ruine, dont la muraille orientale nous les avait cachés jusqu'au dernier instant, huit silhouettes de chameaux venaient de surgir, en ligne, face à la piste. Les conducteurs étaient debout, maintenant les bêtes par la bride unique. Un homme se détacha de ce groupe, un officier disparaissant dans l'immense burnous rouge et blanc, il marcha vers l'automobile.

C'était Walter.

Je sautai à terre. Nous nous étreignîmes en silence. Une étrange minute passa, au cours de laquelle nous osâmes à peine, l'un et l'autre, nous regarder.

— Es-tu bien, maintenant ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente.

— Tout à fait bien, je te remercie. Je te remercie aussi d'être venu à ma rencontre.

— Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. C'est Jaber. Il ne pouvait venir si loin tout seul. Alors j'ai autorisé les hommes de son escouade à l'accompagner, et je me suis joint à eux.

— Jaber est là ?

— Il est là. Viens lui dire bonjour, ainsi qu'à ses camarades.

Jaber était mon ordonnance, un bédouin de la région d'Alep, qui, en deux ans, ne m'avait pas quitté un seul jour. Quand je vins à lui, son corps qu'il raidissait au garde à vous parut frémir. Un immense sourire fit surgir toutes ses dents dans sa face noire.

— Jaber, donne-moi la main.

Je la pressai longuement, cette sombre main rugueuse. Puis je serrai celles des autres.

— Revenez sans vous presser, dit Walter. Toi, Taha-Tahan, prends le commandement. Tâchez d'être de retour cette nuit.

Il se tourna vers moi.

— Je monte avec toi. Ton chauffeur a l'air dégoûdi. Dis-lui qu'il s'arrange pour aller vite. On nous attend.

Je n'avais nul besoin de presser mon Tcherkesse. L'automobile reprit sa course, qui sembla croître à mesure que le jour tombait.

Le vent fraîchissait. Des fumées violettes montaient du sol. Brouillard, feux d'un campement

de nomades ? Ni Walter, ni moi ne parlions. Je regardais, sur le parquet de la voiture, ses pieds isolés du bois par la rude semelle de corde qui est toute la chaussure des officiers méharistes. Le vent rabattait sur les écussons de son col sa barbe fauve. Les paupières à demi-closes, il s'abandonnait à la griserie de la vitesse et de l'espace.

— Voici la vallée des tombeaux, dis-je.

Il rouvrit les yeux. Nous venions de pénétrer dans la gorge fameuse que forment en se rejoignant les deux systèmes montagneux entre lesquels l'automobile dévalait depuis Karyatin. Dès que nous y fûmes engagés, l'air se fit froid ; de grands pans d'obscurité commencèrent à choir autour de nous.

— Et voici les tombeaux, fit Walter.

Maintenant, à droite, à gauche, s'érigeant sur le ciel dans lequel traînaient les dernières lueurs du jour, de gigantesques parallélépipèdes surgissaient. Nous défilions entre de monstrueuses tours emplies de silence. Seuls, ceux qui sont arrivés à Palmyre à la nuit tombante connaissent l'horreur dont le cœur est étreint à l'apparition de ces géants noirs.

Le chemin s'encombra de pierres de toutes sortes. L'ombre était maintenant complète. L'automobile ralentit sa course, et, soudain, projetant des cônes jaunes qui se chevauchaient, ses phares s'allumèrent.

— Une cigarette, proposa Walter.

Nous nous baissâmes tous deux pour soustraire au vent la flamme de l'allumette. A sa mince lueur, Walter dut apercevoir les larmes dont mes yeux étaient pleins. Il éteignit brusquement l'allumette, mais je sentis sous mon burnous sa main qui prenait la mienne ; jusqu'à l'arrivée, elles restèrent ainsi unies.

Tout à coup, le couloir s'élargit, prit fin. Ce fut la plaine, baignée d'une clarté molle, sous un firmament ruisselant d'étoiles. De toutes parts, pareil à une forêt privée de sa verdure et de ses branches, les fûts de marbre de la Grande Colonnade apparurent. Au fond du décor, sur une étroite colline semblait être posée une cage d'oiseaux dont les barreaux rayaient de noir le ciel pâle : le Temple du Soleil.

Guidé par les brèves indications de Walter, le Tcherkesse engagea sa voiture dans un dédale de ruelles ténébreuses. Mon émotion devint alors si forte que je me demandai comment dans un instant, aux lumières, je parviendrais à la surmonter.

— Halte ! commanda Walter.

Nous étions enfin dans la cour de l'humble bâtisse de torchis où était installé le cercle, si l'on peut dire, des officiers, quatre ou cinq chambres exigües, dont une, de dimensions moins restreintes, attenait à la cuisine, et servait à la fois de salle à manger et de lieu de réunion : tel était le domaine, à la fois si grandiose et si médiocre, du capitaine Walter.

Des ombres se pressaient autour de nous. J'eus en plein visage la lumière d'une lanterne.

— Allons dans la chambre du capitaine Domèvre, commanda Walter. On n'y voit rien, ici.

Il jeta son burnous à l'ordonnance.

— Dis qu'on nous prépare à boire, et occupe-toi du chauffeur.

Nous pénétrâmes dans ma chambre.

— Personne n'y a couché depuis ton départ. Voyons, que je fasse les présentations.

Deux officiers nous avaient suivis. Il me les nomma.

— Lieutenant Regnault. Lieutenant Comminges. Comminges, un gosse, comme tu vois, mais un gosse dans le genre duquel il en faudrait beaucoup. Il vient des spahis d'Alep. C'est lui qui remplace d'Hollonne. Quant à Regnault, qui commande le peloton du pauvre petit Ferrières, c'est quelqu'un à qui on ne la fait pas à l'oseille. Il a cinq ans de Sahara, du Tchad au Touat.

Je serrai les mains de mes nouveaux camarades. Le lieutenant Regnault, petit, trapu, avec un terrible front planté de cheveux noirs taillés en brosse, eût eu ce qu'on est convenu d'appeler une splendide tête de brute, sans le rayonnement de deux yeux presque naïfs. Comminges, beau comme une jeune fille, était blond et mince.

— Il manque le toubib, dit Walter, mais il est en train de développer des photographies. Il ne faut pas le déranger. Il va venir.

— Et Roussel ?

— Roussel ? Il se balade pour le moment avec son peloton dans le Djebel-Grab. Il sera de retour avant la fin de la semaine. Ce sera alors à d'autres à marcher... Qu'est-ce qu'il y a, Abdallah ? Les sous-officiers qui veulent saluer le capitaine ? Bon, fais-les entrer.

Je les connaissais tous, sauf le successeur de Franceschini et celui qui avait remplacé Jobin, massacré dans l'affaire d'Abou-Kémal. Derechef, je serrai des mains.

— E' maintenant, dit Walter, laissons le capitaine. Tu viendras nous rejoindre sur la terrasse. Abdallah, fais-nous monter là-haut l'apéritif. La nuit est belle, nous pouvons dîner dehors.

— Vous ne me dérangez pas.

J'avais ouvert ma valise, Comminges, soulevant la gargoulette, me versait de l'eau, tandis que je me lavais les mains. C'était vrai : rien n'avait changé dans cette chambre. Il y avait encore sur l'humble table de toilette, un miroir ébréché qui avait été jugé indigne de me suivre à Beyrouth.

— Voici une paire de sandales, dit Walter. Déchausse-toi, tu seras mieux. Tu me fais mal au cœur avec tes molletières.

J'obéis. Mes pieds apparurent tout blancs à côté des orteils bronzés de mes camarades. Walter tint à me rassurer.

— Ils auront bien vite repris la couleur qu'il

faut. Là, parfait. Et, maintenant, montons sur la terrasse.

Nous gravâmes l'escalier sans rampe qui y conduisait. Sur une table éclairée par deux photophores autour desquels tournoyaient des papillons de nuit, il y avait des verres, une gargoulette suintante, et le flacon d'arak.

— Mets-toi à ton aise, dit Walter. Tu sais, il n'y a pas de voisins.

Ici encore, les choses étaient restées les mêmes. Hors moi, rien, rien n'avait changé.

Walter versait l'arak.

— Eh bien, Regnault, commencez-vous à vous faire un peu à ce breuvage ?

Le lieutenant Regnault fit la grimace.

— Pour le moment, mon capitaine, je garde ma préférence à l'anisette espagnole du Sud-Oranais.

— Il vous manque, pour apprécier l'arak, d'avoir eu soif. N'ayez pas peur, cela viendra.

Nous nous tûmes. Une lueur bleutée coulait du firmament. Entre les colonnes du Temple du Soleil, des étoiles étincelaient.

— Quelle heure est-il ? demanda Walter.

— Bientôt six heures et demie, mon capitaine.

— Plus d'une demi-heure avant le dîner. Je vous enlève le capitaine jusque-là. Viens avec moi, toi.

Je le suivis dans la salle de réunion, qui lui servait également de bureau. Il avait ouvert un petit coffre de bois blanc, y avait pris un registre.

— Le livre de bord, tu le reconnais ? Tiens, voici ton écriture, datée de novembre dernier. Il y a un an.

Il parut réfléchir.

— Tu me demandais tout à l'heure des nouvelles de Roussel. Roussel, je te l'ai dit, est dans le Djebel-Grab. Il rentre dans cinq jours. C'est toi qui partiras ensuite. Tu as compris ?

J'inclinai la tête. Il continua :

— Que je t'explique. Je crois avoir — tu t'en rendras compte toi-même — assez bien repris en main la compagnie, depuis l'histoire de juin dernier. Mais ce qui satisfait les autres ne me satisfait qu'à moitié, moi. J'aurai la sensation que je n'ai rien fait tant que les hommes ne seront pas revenus à l'endroit où leurs camarades ont été massacrés. Alors, alors seulement, je leur aurai donné la certitude qu'ils ne sont plus des vaincus. Ce moment est arrivé, et tu es de retour.

— Walter !

— Attends pour me remercier que je t'aie mis au courant de tout. Il y a dix jours, j'ai appris par mon service de renseignements à moi que les bandes qui ont assassiné Ferrières et d'Hollonne camperont, au mois de janvier, autour des points d'eau du Djebel-Sindjar. Tu sais maintenant ce que j'attends de toi.

Je lui avais saisi la main. Il se dégagea.

— Ne t'illusionne pas. Ce ne sera pas une partie de plaisir. Ils sont plus de quatre cents. Moi, je

ne puis te donner que quarante hommes, mais des volontaires, tous triés sur le volet, des gens avec lesquels tu pourras y aller. En outre, tu auras deux mitrailleuses. Et puis, foutre, ce ne serait pas la peine d'avoir battu les Allemands, si on devait se laisser faire la loi par des types de par ici, même dix fois plus nombreux. Il faut te dire que, primitivement, j'e m'étais réservé ce petit pique-nique. Mais — et sa voix se fit très grave, — il m'a semblé qu'il te revenait, de droit.

— Walter, Walter, comment pourrai-je jamais...

— Nous avons encore vingt minutes, dit-il brusquement. Aïlons voir les hommes.

Nous quittâmes le mess pour gagner le quartier des méharistes. Ils achevaient de manger quand nous pénétrâmes dans leurs chambres. Un *A vos rangs, fixe !* les fit bondir sur leurs pieds, au garde à vous.

— Pas mal, n'est-ce pas ? disait Walter, tandis que nous passions lentement au milieu de tous ces bons colosses noirs, pas mal du tout.

Il fallut, pour les rendre heureux, prendre plusieurs tasses de leur café, ce brutal café bédouin auquel le *hell* communique son aigre arôme.

— Les chameaux, maintenant, dit Walter. Al-lons voir les chameaux.

Ils étaient toujours parqués au même endroit.

Un soldat porteur d'une lanterne nous précédait. Dans une immense cour carrée qui avait en son centre un abreuvoir, elles dormaient sous le ciel profond, les braves bêtes. Par moment, l'une d'elles, luttant contre quelque rêve obscur, poussait un rauque gémissement.

Le soldat nous guidait, contournant avec précaution chacune de ces mouvantes collines ténébreuses.

Soudain, je m'arrêtai.

— Qu'y a-t-il ? demanda Walter.

— Viens ici, dis-je au soldat.

Je m'emparai de la lanterne. J'en dirigeai la lumière sur le méhari que j'avais devant moi, une superbe bête d'un beige très clair, presque blanc. Il dormait, la bosse animée en cadence par un paisible ronflement.

— Mechref, c'est Mechref !

— Oui, parbleu, dit Walter, c'est ton méhari. J'ai oublié de te le dire. On ne peut tout raconter à la fois ? Quand tu as été évacué, c'est Ferrières qui l'a pris. Il le montait à l'affaire d'Abou-Kémal. Les Kurdes s'en sont emparés. Mais, quinze jours après, voilà-t-il pas, au petit jour, qu'une espèce de monstre, bramant comme tous les diables, tombe dans le campement de Roussel, flanquant de joie toutes les tentes par terre. C'était M. Mechref qui revenait. Le voilà. Tu vois qu'il est en bon état.

— Mechref, appelai-je.

Un œil de l'animal s'ouvrit, puis le second. Ils me regardèrent, ces yeux glauques, d'abord vitreux et sans nuance, puis remplis tout à coup d'une lueur qui s'intensifia jusqu'à en devenir presque humaine. Le long cou, ployé pour le sommeil, semblable au col de quelque cygne difforme, se déroula. J'eus contre mon visage l'énorme tête dont la mâchoire s'ouvrit, comme pour un monstrueux sourire. Il en sortit un glapissement de tendresse qui nous laissa, une seconde, pétrifiés.

De grandes ombres dansaient sur la muraille. Une petite flûte arabe hululait au foné de la nuit, et j'entendis Walter me murmurer d'une voix tremblante :

— Je te l'avais dit, tu vois. Rien n'est changé, puisque Mechref t'a reconnu.

FIN

Syrie, mai 1923 — avril 1924.

